

De la peste à la fragrance

L'origine de l'ambre gris selon les auteurs arabes

Thierry BUQUET

Résumé : L'origine de l'ambre gris, une sécrétion intestinale pathologique du cachalot utilisée en parfumerie et dans la pharmacopée médiévale, a longtemps été débattue par les auteurs arabes. L'article expose les différentes hypothèses relatives à cette origine, ainsi que leur transmission pendant la période médiévale. Ces traditions donnent un exemple frappant des rapports entre bonnes et mauvaises odeurs, en relation avec la couleur de l'ambre, noir, gris ou blanc, et son origine animale (excrément de baleine ou de poisson), minérale ou végétale.

Mots-clés : ambre, ambre gris, baleine, cachalot, odeurs, histoire de la zoologie

Abstract: The origin of ambergris, an intestinal pathologic secretion of the sperm-whale, used in perfumes and medieval pharmacology, had been long debated among Arab scholars. The paper exposes the various hypotheses related to this origin, and its textual transmission during medieval times. These traditions show a good example of complex relations between good and bad odors, connected to the different colors of ambergris (black, grey, white) and to its animal (whale or fish-dung), mineral or vegetal origin.

Keywords: ambergris, amber, whale, sperm-whale, odors, history of zoology

ملخص : إن مصدر العنبر الفضي هو إفراز معوي مرضي لحوت العنبر استخدم في العطور والصيدلة خلال العصور الوسطى، وقد أطل الكلام حول أصله في المصادر العربية القديمة. يعرض هذا المقال الفرضيات المختلفة المتعلقة بمصدر العنبر وكذلك تحولاتها خلال القرون الوسطى. تُعطي هذه الروايات مثلاً واضحاً عن الصلات بين الروائح الطبية والسيئة وعلاقتها بلون العنبر الأسود أو الفضي أو الأبيض وطبيعته الحيوانية (كبراز حوت أو سمك) أو المائية أو النباتية.

الكلمات المحورية : عنبر، عنبر فضي، حوت، حوت العنبر، روائح، تاريخ علم الحيوان

« *Who would think, then, that such fine ladies and gentlemen should regale themselves with an essence found in the inglorious bowels of a sick whale!* »

Herman Melville, *Moby Dick*
(New York, Penguin Classics, 2002, p. 519).

L'ambre gris ou ambre de baleine est encore aujourd'hui utilisé en parfumerie. Son odeur riche et musquée intervient dans de nombreuses fragrances¹. L'ambre demeure un produit rare et très cher. Depuis le XVIII^e siècle, la science moderne a identifié l'origine de l'ambre gris. Il s'agit d'une sécrétion pathologique produite par le cachalot (*Physeter catodon*), grande baleine à bosse, munie de dents. Cette sécrétion est de couleur noirâtre, d'aspect cireux, présente une taille et un poids divers, allant de quelques centaines de grammes à plusieurs dizaines de kilos. Elle se crée dans l'estomac ou les intestins du cachalot, fruit de la mauvaise digestion de certains aliments ingérés par cette baleine, notamment les becs cartilagineux extrêmement durs des calmars ou des seiches (CLARKE 2006). L'ambre gris est donc produit par les « intestins honteux d'une baleine malade », pour reprendre les mots d'Herman Melville dans son roman *Moby Dick*. Il ne doit pas être confondu avec l'ambre jaune, qui est une sécrétion fossile d'arbres conifères.

Extrait du corps de la baleine, l'ambre est noir et dégage une forte odeur fécale. La plupart du temps, l'ambre est rejeté par le cachalot, recraché ou excré par les voies naturelles. Ainsi, il n'est pas rare de trouver sur les plages cet ambre, après qu'il ait flotté quelque temps sur les eaux. À l'air libre, sa consistance est devenue plus dure, sa couleur s'est éclaircie, tirant sur le gris, sa transformation physico-chimique lui permettant de dégager désormais une odeur agréable, terreuse et musquée.

Avant les recherches scientifiques des XVIII^e et XIX^e siècles, les témoignages, débats et controverses sur son origine ont été très nombreux, mais une étude détaillée pour en faire l'histoire manque encore. Un article de Karl H. Dannenfeld (1982), qui reste la référence sur le sujet, en livre une synthèse vivante, surtout pour la période moderne. La première partie de son article, relative à la période médiévale (auteurs arabes et latins) est néanmoins trop brève et incomplète. Outre l'article de K.H. Dannenfeld, une synthèse de Kentarō Yamada (1955) présente les principales sources arabes sur le sujet, mais en utilisant principalement le vieux recueil de relations de voyage et textes géographiques de Gabriel Ferrand (1913). L'article de K. Yamada ne manque pas d'erreurs, mais est néanmoins intéressant pour les sources chinoises et le marché asiatique de l'ambre, informations que l'on pourra compléter avec profit avec les notes de Paul Pelliot sur Marco Polo à propos de l'ambre gris². L'historien de la médecine John M. Riddle a écrit une thèse (inédite) sur

1. L'auteur tient à remercier ses collègues qui ont contribué à l'élaboration de cet article : Abdullah Al-Kafri, Julie Bonnéric, Rémy Gareil, Christine Gadrat, Katherine Walker-Meickle, Élodie Vigouroux.

2. PELLIOT 1959, p. 32-33.

l'ambre (le jaune et le gris) dans la *materia medica* médiévale (RIDDLE 1964a) et a publié quelques articles sur ces deux ambres, articles qui concernent principalement l'Occident (RIDDLE 1964b). Un très bon article d'Any H. King (2008) sur la poésie des débuts de l'islam apporte d'excellentes informations sur ce sujet. André Miquel a quelques belles pages sur l'ambre gris dans sa *Géographie humaine du monde musulman*³. La meilleure introduction reste néanmoins la brève notice 'anbar dans l'*Encyclopédie de l'Islam* (RUSKA et PLESSNER 1986). Il n'y a donc eu que peu d'études complètes sur l'histoire de l'ambre gris et de ses origines dans le monde islamique ; cet article propose de rouvrir le dossier de l'origine de l'ambre au Moyen Âge, en interrogeant le rapport entre sa mauvaise odeur d'origine et les riches fragrances d'un des parfums les plus célèbres dans le monde arabe.

L'ambre gris dans la parfumerie et la pharmacopée arabe

La première chose à signaler est que, contrairement à l'Occident médiéval, le monde arabe ne confond jamais l'ambre gris et l'ambre jaune, que ce soit au niveau du lexique ou des savoirs sur ces substances. L'ambre gris était inconnu des auteurs antiques grecs et latins, qui ne connaissaient que l'ambre jaune de Baltique, sous le nom d'*elektron* et de *lyngourion* en grec, *electrum* et *succinum* en latin⁴. En Occident médiéval, le mot « ambre » apparaît principalement dans la littérature scientifique et médicale aux XI^e et XII^e siècles, avec quelques rares antécédents aux IX^e et X^e siècles. Le mot, sous des formes *anbar*, *ambra*, *ambrum*, *ambarum*, etc., est un décalque de l'arabe 'anbar. Mais très vite, ce mot, venu de la littérature médicale arabe, va également désigner l'ambre jaune, appelé *succinum* ou *electrum* par les Anciens. Les encyclopédies latines médiévales mentionnent le *succinum* et l'*electrum* pour l'ambre jaune ; Thomas de Cantimpré leur donne comme synonyme en langue vernaculaire « ambra » ou « lambra »⁵, signe de l'existence de cette confusion dès le XIII^e siècle.

La question complexe de cette confusion lexicale entre ambre jaune et ambre gris dépassant l'objet de cet article, nous la laissons de côté⁶. Précisons néanmoins que les marchands italiens de la fin du Moyen Âge, par exemple Francesco Balducci Pegolotti ou Marco Polo, utilisent « ambracani » ou « ambracan » pour désigner l'ambre de baleine importé d'Orient dans leurs récits, le différenciant ainsi de l'ambre jaune⁷. Les archives comptables des marchands italiens contiennent des mentions de l'« ambra di balena » pour ne pas le confondre avec l'ambre jaune de la Baltique, appelé parfois ambre de Lubeck⁸.

3. MIQUEL 1967, tome III, chapitre 6 sur les plantes.

4. RIDDLE 1964c, p. 11 ; RIDDLE 1973.

5. Thomas de Cantimpré, *Liber de natura rerum*, XIV, 64, p. 369.

6. Une étude sur l'ambre gris en Occident médiéval est actuellement en cours de rédaction. Elle fera le point sur la transmission des savoirs arabes en Occident sur ce sujet précis.

7. PELLIOT 1959, p. 32-33.

8. MELIS 1972, p. 300 et 306.

En Orient, les deux substances sont bien différenciées au niveau lexical : ‘*anbar* désigne l’ambre gris, *kahrubā*, l’ambre jaune. Dans les textes médicaux ou encyclopédiques, ils ne semblent jamais confondus, ni dans leurs descriptions ni pour leur origine. La suite de cet article ne traitant que de l’ambre gris, j’utiliserai le mot ambre pour désigner uniquement l’ambre gris de baleine.

Parfums

L’ambre est utilisé en parfumerie depuis longtemps. Au IX^e siècle à Bagdad, le médecin Ibn Māsawayh (connu plus tard en Europe sous le nom de Jean Mésumé) le classait parmi les cinq principales substances aromatiques, avec le musc, l’aloès (agalloche), le camphre et le safran⁹. Il est considéré comme le deuxième parfum en ordre d’importance après le musc¹⁰. Sa réputation a précédé la conquête islamique : l’une des plus anciennes mentions d’ambre, sous son nom arabe ‘*anbar*, est relative à un cadeau tributaire du Yémen offert à l’empereur perse au début du VII^e siècle¹¹. L’ambre est également célébré dans la poésie pré-islamique et omeyyade¹². Il est l’un des éléments composant un parfum des plus renommés : la *ḡāliya*, mélange d’ambre, de musc et d’encens, cité dans la poésie anté-islamique¹³. Al-Nuwayrī a compilé au XIV^e siècle plusieurs recettes de *ḡāliya*, notamment celles d’al-Tamīmī (X^e s.), réalisées spécialement pour les « califes, les rois et les grands personnages »¹⁴. L’ambre gris intervient également dans la composition du *nadd*, mélange d’ambre, de musc et de camphre.

Médecine

L’ambre gris intervenait dans la composition de nombreux remèdes, mais pouvait être aussi administré seul, notamment pour soigner le cœur, le cerveau et les maux de tête, la tension, les spasmes musculaires, les maladies nerveuses, l’aphasie, la paralysie faciale, etc. Il est cité dans de nombreux textes de *materia medica* et par de nombreux auteurs, dont Maïmonide et al-Kindī¹⁵. La notice la plus complète sur les usages médicaux de l’ambre gris nous a été donnée par Ibn al-Bayṭār, dans son *Traité des simples (al-Ḡāmi‘ li-mufradāt al-adwiya wa-l-aḡḏiya)*¹⁶. Ibn al-Bayṭār, qui compile plusieurs auteurs, dont Avicenne et al-Tamīmī, le décrit comme chaud (au second degré) et sec (au premier degré). Sa chaleur en fait un fortifiant, notamment pour les vieillards. Il est bon pour les articulations. Outre les bienfaits mentionnés plus haut, l’ambre est bon contre les affections de l’estomac et contre

9. Ibn Māsawayh, trad. LEVEY 1961, p. 397.

10. KING 2008, p. 179.

11. SERJEANT 1948, p. 76 ; KING 2008, p. 180. Les deux auteurs citent al-Iṣfahānī, *Kitāb al-aḡānī*.

12. KING 2008, p. 186-188.

13. KING 2007, p. 51-58.

14. Al-Nuwayrī, *Nihāyat* (éd. 2004), XII, p. 53-60. Ces pages ont été traduites en français par Gabriel Ferrand (1913, p. 614-620)

15. LEV et ‘AMAR 2008, p. 331-333.

16. Ibn al-Bayṭār, *Traité de simples*, II, n^o 1587, p. 469 ; FERRAND 1913, p. 282-285.

les flatulences – une bonne odeur luttant contre les mauvaises ? L'ambre gris est préparé pour faire des injections pour le nez, des inhalations, des frictions et des fumigations¹⁷. Il entre dans la composition de remèdes divers et d'onguents. Ibn al-Bayṭār termine sa notice en précisant qu'une goutte d'ambre ajoutée à un verre de vin rend ivre immédiatement. Ce parfum puissant est un fortifiant qui « accroît la substance des esprits » et calme les nerfs ; son odeur semble pouvoir dégager « les obstructions des circonvolutions du cerveau » ; enfin il est efficace contre les dérèglements malodorants de l'appareil digestif.

Un produit de luxe, à l'odeur thérapeutique

L'ambre est donc considéré comme l'une des fragrances les plus précieuses et fit l'objet d'un commerce important d'Orient en Occident¹⁸. Son parfum puissant lui a valu des propriétés thérapeutiques liées notamment à son inflammabilité. Son odeur musquée et fortifiante peut être inhalée par fumigation ; la puissance de son parfum soigne le cerveau et l'appareil digestif, en connexion directe avec les odeurs. Maïmonide recommande les bonnes odeurs, notamment les chaudes, comme celles de l'ambre gris et du musc, pour renforcer les facultés psychiques¹⁹. Sa chaleur en fait un fortifiant pour le cœur et un excellent remède contre les problèmes articulaires et musculaires. Pour ces derniers, les vertus de l'ambre sont peut-être liées à son origine aquatique et à sa nature sèche.

Sources pour l'histoire de l'origine de l'ambre

Nous n'utiliserons ici que les sources arabes ayant directement traité à l'origine de l'ambre gris, laissant de côté les textes (relativement nombreux) ne traitant que des utilisations de cette substance en médecine ou en parfumerie. À part dans quelques traités médicaux, les mentions relatives à l'origine de l'ambre gris se trouvent principalement dans la littérature géographique, les textes encyclopédiques, les traités d'histoire naturelle et les livres des merveilles.

Les témoins les plus anciens datent de la seconde moitié du IX^e siècle, et la majeure partie des savoirs sur l'ambre est déjà fixée à la fin du X^e siècle. Les siècles suivants seront ceux de la compilation et n'apporteront pas de nouveautés importantes. À partir d'al-Mas'ūdī, l'essentiel ou presque a été dit sur le sujet et aucune hypothèse nouvelle ne viendra contredire ou enrichir ce que lui ou l'un de ses prédécesseurs ont écrit. Nous n'évoquerons dans la liste suivante que les auteurs qui donnent des hypothèses précises sur l'origine de la formation de l'ambre, sans citer les textes qui se contentent de donner une origine géographique, tel Ibn Ḥurrādādhbih qui mentionne l'ambre comme produit de

17. Des fumigations à l'ambre gris ont été également utilisées en Occident à la fin du Moyen Âge contre la peste (RIDDLE 1964b, p. 115-116).

18. HEYD 1886, II, p. 571-574.

19. Maïmonide, *Two treatises on the regimen of health*, p. 22, note 75.

l'océan Indien sans plus de précision ²⁰. Nous aurons l'occasion de revenir plus loin sur l'origine géographique de l'ambre, selon les différents auteurs. Nous présenterons les œuvres succinctement, sans rentrer dans le détail de leur contenu, que nous étudierons ensuite de façon thématique, selon les diverses hypothèses concernant l'origine végétale, l'origine animale, l'origine géographique, la récolte et, enfin, les différentes variétés.

Le premier texte significatif est la *Relation de la Chine et de l'Inde* (*Aḥbār al-Šīn wa-l-Hind*), recueil anonyme d'informations sur l'océan Indien, daté de 841 ²¹. D'une grande postérité, ce texte sera souvent cité par les géographes arabes. La même *Relation* a été ensuite complétée par Abū Zayd al-Sīrāfī au x^e siècle ²². Les deux textes ont ensuite été utilisés par al-Mas'ūdī dans ses *Prairies d'or*, d'où la majeure partie de ses informations sur ces régions et sur l'ambre sont tirées. Al-Mas'ūdī connaissait personnellement Abū Zayd al-Sīrāfī, qui lui a peut-être fait connaître le texte du *Aḥbār al-Šīn wa-l-Hind* ²³. Chez les géographes, le premier à évoquer l'origine de l'ambre est Ya'qūbī dans son *Kitāb al-buldān* ²⁴ (dernier quart du ix^e siècle), dont le passage qui nous intéresse est cité par al-Nuwayrī au xiv^e siècle. Au x^e siècle, Iṣṭaḥrī (*al-Masālik wa-l-mamālik*) ²⁵ apporte des informations relatives à l'océan Atlantique. Dans les traités relatifs aux parfums et à la médecine, la source première est Ibn Māsawayh, le célèbre médecin de Bagdad, qui va donner brièvement les premières hypothèses sur l'origine de l'ambre ²⁶. Al-Tamīmī (912-980) cite le géographe Ya'qūbī, mais apporte de très nombreuses informations supplémentaires sur les différentes variétés d'ambre et leur origine ; il sera compilé de façon extensive par al-Nuwayrī dans sa longue notice sur le sujet ²⁷, sans doute la plus complète qui nous soit parvenue (RUSKA et PLESSNER 1986). Al-Nuwayrī cite deux textes d'al-Tamīmī, dont le *Ġīb al-'arūs*, qu'il cite nommément. Al-Nuwayrī réalise d'ailleurs la synthèse d'une grande partie des auteurs que nous venons d'évoquer, en citant Abū Zayd al-Sīrāfī, Ya'qūbī et Al-Tamīmī. Enfin, il faut citer la figure d'al-Ġaḥīz (m. 867), qui mentionne deux fois l'ambre et son origine dans son *Kitāb al-ḥayawān* ²⁸.

20. Ibn Ḥurradādbih, *Le Livre des routes et des provinces*, p. 182.

21. *Aḥbār al-Šīn wa-l-Hind*, éd. SAUVAGET 1948.

22. *Voyage du marchand arabe Sulaymān en Inde et en Chine*, éd. FERRAND 1922.

23. *Aḥbār al-Šīn wa-l-Hind*. Voir l'introduction de Jean Sauvaget.

24. Al-Ya'qūbī, *Kitāb al-Buldān*, p. 394-395.

25. Al-Iṣṭaḥrī, *Kitāb al-masālik al-mamālik*, p. 42.

26. LEVEY 1961, p. 400.

27. Al-Nuwayrī, *Nihāyat*, éd. 1929, XII, p. 16-22.

28. Al-Ġaḥīz, *Kitāb al-ḥayawān*, V, p. 362 ; VII, p. 109.

La nature de l'ambre, entre végétal et minéral

La principale hypothèse que l'on trouve chez les auteurs précités explique que l'ambre est d'origine végétale : c'est une plante qui pousse au fond des mers, selon Ibn Māsawayh²⁹. La *Relation de la Chine et de l'Inde* est le premier texte qui mentionne cette hypothèse :

Cet ambre pousse au fond de la mer sous forme de plantes et quand la houle est violente elle le projette du fond de la mer ; il se présente comme des champignons ou des truffes.³⁰

Abū Zayd al-Sīrāfī, quant à lui, ne complète pas cet avis et ne parle pas de cette origine végétale³¹. Al-Mas'ūdī reprend des informations de ces deux auteurs : l'ambre est comme une truffe (*al-kam'a*) ou autre substance du même genre, créée au fond de la mer. Al-Mas'ūdī ajoute qu'il tient ses informations de navigateurs et de négociants de Sīrāf et d'Oman à ce sujet ; les morceaux d'ambre sont rejetés par la mer quand celle-ci est agitée³². Al-Mas'ūdī dit également, dans le même passage, que cette truffe se forme comme une sorte de bitume noir ou blanc. L'hypothèse du bitume est citée au XII^e siècle par al-Idrīsī, qui explique que l'ambre est une substance émise par des sources au fond des mers, « comme le naphte coule des sources de Hit ». Il précise que le calife Hārūn al-Rašīd envoya au Yémen des personnes susceptibles de recueillir des informations sur l'ambre : les habitants de la région d'Aden répondirent que cette substance était produite par des sources sous-marines et qu'elle se trouvait rejetée par les vagues³³. Au siècle précédent, Avicenne, dans son *Canon de médecine*, disait également que l'ambre était l'émanation d'une source marine. Il ajoute que certains pensent qu'elle est une sorte d'écume de mer. Enfin, al-Nuwayrī insère sa longue notice sur l'ambre dans son livre IV sur les plantes, validant ainsi cette hypothèse végétale par ce classement dans son encyclopédie.

Les diverses explications des auteurs arabes sur la création de l'ambre ne s'arrêtent pas à une supposée nature végétale ou minérale : ils décrivent tout un processus depuis sa naissance dans les fonds marins, jusqu'à son rejet sur les plages. Al-Nuwayrī, compilant al-Tamīmī, décrit les différentes étapes de cette transformation ici résumées : al-Tamīmī affirme donc que l'ambre est produit par des roches et des sources sous-marines ; des morceaux épars s'épaississent et s'agrègent, finissant par se détacher des fonds. L'ambre remonte alors à la surface et les vagues le brisent en morceaux de taille variable. Citant al-Ya'qūbī, il précise que la force des vents et des vagues fait littéralement bouillir l'ambre, dont personne ne peut alors se saisir. Mais peu à peu, il se solidifie en restant exposé à l'air : il est possible alors de le ramasser sur les plages³⁴. La description de ce processus

29. LEVEY 1961, p. 400.

30. *Aḥbār al-Ṣīn wa-l-Hind*, p. 3, § 4 et note 6 p. 35, où J. Sauvaget précise que ces « truffes » sont des sortes de tubercules comestibles que l'on trouve dans le désert.

31. *Voyage du marchand arabe Sulaymān en Inde et en Chine*, éd. FERRAND 1922, p. 93 et 132-133.

32. Al-Mas'ūdī, *Prairies d'or*, I, p. 335-336.

33. Al-Idrīsī, *Géographie*, I, p. 64.

34. Al-Nuwayrī, *Nihāyat*, éd. 1929, XII, p. 16-17.

sera par la suite reprise par al-Dimašqī (m. 1327), dont le récit diffère légèrement : l'ambre bout quand il est produit par des roches sous-marines, puis se coagule à la façon de la cire chaude. Les mouvements de la mer détachent cet ambre cireux collé sur les rochers sous-marins³⁵. Déjà *La Relation de l'Inde*, en 841, décrivait la mer de Harkand, bouillonnante « comme bout une marmite », qui rejette ce qu'elle renferme, notamment de l'ambre en quantité³⁶. L'aspect cireux de l'ambre pas encore totalement durci a pu inciter les savants arabes à échafauder tout ce processus pour expliquer l'origine possible de cette matière.

L'idée de bouillonnement rappelle celle de l'écume de mer ; les vagues « en fusion » produisent par leur tumulte des transformations sur des substances sous-marines bien étranges et bien instables. Les sources ne disent pas si on a pu rapprocher l'odeur de l'ambre de celle terreuse des truffes ou champignons ; il s'agit plutôt d'un rapprochement formel, l'ambre pouvant évoquer, quand il n'est pas encore tout à fait sec et solide, un tubercule noirâtre ou grisâtre et ressemblant à une truffe.

L'ambre de baleine

L'ambre avalé par la baleine

Le premier auteur qui fait allusion à la baleine à propos de l'ambre est al-Ġāḥiẓ, dans le *Kitāb al-ḥayawān*. S'il n'explique pas son origine, il évoque l'extrême gourmandise et la bêtise de la baleine (*al-bāl*), qui lui font avaler de grandes quantités d'ambre qui la tuent. Il ajoute qu'une grande quantité d'ambre putréfié est ensuite retirée de son ventre³⁷. Al-Ya'qūbī, cité par al-Tamīmī, et repris par al-Nuwayrī, raconte la même histoire, en précisant que c'est l'ambre pur et encore « bouillonnant » qui, se stabilisant dans le ventre de la baleine, tue l'animal³⁸. L'ambre plus tard retrouvé dans le corps de l'animal est appelé l'« avalé » (*al-mablū'*)³⁹.

Al-Ġāḥiẓ ajoute, dans un autre passage du *Kitāb al-ḥayawān*, que quiconque mange de l'ambre en meurt de façon certaine⁴⁰. Nous sommes ici bien loin des vertus curatives du noble parfum décrit par les médecins arabes ! Les remarques d'al-Ġāḥiẓ et d'al-Ya'qūbī sont peut-être le fruit de l'expérience : certains alcools présents dans l'ambre de cachalot sont dangereux : cela a pu laisser croire que les baleines en mouraient après l'avoir ingurgité⁴¹.

35. Al-Dimašqī, *Manuel de cosmographie*, chap. IV, 6, p. 174-175.

36. *Aḥbār al-Šīn wa-l-Hind*, p. 6, § 10.

37. Al-Ġāḥiẓ, *Kitāb al-ḥayawān*, VII, p. 109.

38. Al-Nuwayrī, *Nihāyat*, éd. 1929, XII, p. 17.

39. Al-Nuwayrī, *Nihāyat*, éd. 1929, XII, p. 18.

40. Al-Ġāḥiẓ, *Kitāb al-ḥayawān*, V, p. 362.

41. FAUVELLE-AYMAR 2013, p. 40, dans le chapitre consacré à l'ambre de baleine.

Al-Dimašqī semble dépendre, pour ces passages, d'al-Ġāhiz ou d'al-Ya'qūbī, mais, là encore, il apporte quelques précisions : il nomme l'ambre extrait du ventre de la baleine « l'ambre cuit », celui échoué sur les plages « l'ambre cru »⁴².

Abū Zayd al-Sīrāfī et al-Mas'ūdī signalent aussi qu'un grand poisson nommé *bāl* ou *awāl*, c'est-à-dire une baleine, meurt d'avoir avalé l'ambre. Ils ajoutent que lorsque les riverains de l'océan Indien aperçoivent une baleine morte flottant sur les eaux, ils la tirent vers la plage avec leurs harpons, puis ils retirent de son ventre l'ambre⁴³. Marco Polo décrit très longuement la pêche à la baleine en haute mer, au large de Socotra, non loin des côtes du Yémen. Les chasseurs attirent la baleine avec du poisson fermenté, qui l'enivre dès qu'elle l'a mangé. S'approchant d'elle, ils utilisent des épieux et des harpons pour tuer l'animal. Marco Polo précise que l'ambre ne se trouve que dans le ventre de la baleine et du cachalot (*cavodoio*)⁴⁴.

Une déjection de la baleine ?

Une autre hypothèse a été émise très tôt, voulant que l'ambre soit une déjection d'un poisson ou d'une baleine. Ibn Māsawayh parle le premier de l'excrétion d'un animal marin, sans donner de détails⁴⁵. La forme, la couleur noire et l'odeur de l'ambre frais peuvent en effet rappeler celles d'un excrément. Al-Tamīmī, repris par al-Nuwayrī, évoque le témoignage de spécialistes des parfums, qui ignorent quel animal rejette l'ambre de cette manière⁴⁶. La pharmacopée des siècles suivants va souvent reprendre cette hypothèse parmi d'autres, même si c'est pour la critiquer comme le fit Avicenne, repris ensuite par Ibn al-Bayṭār⁴⁷. Cette hypothèse est également combattue par al-Idrīsī, soutenant sa version d'une substance bitumeuse créée dans les fonds marins, démontrée par l'enquête demandée par Hārūn al-Rašīd, comme nous l'avons vu plus haut⁴⁸. Dans les ouvrages des compilateurs, cette hypothèse est quelquefois rapidement évoquée, comme une opinion secondaire qu'il n'est pas nécessaire de débattre⁴⁹. Il n'est pas étonnant qu'elle ait été finalement combattue : il pouvait être difficile d'admettre qu'un parfum si noble pouvait avoir une origine aussi rebutante et malodorante, fruit de la transformation et de la dégradation d'un ambre « pur » en matière putride.

Les auteurs arabes concernés suivaient donc un cheminement intellectuel qui les amenait graduellement à comprendre l'origine de l'ambre, qu'il soit avalé ou rejeté par

42. Al-Dimašqī, *Manuel de cosmographie*, p. 174.

43. Al-Mas'ūdī, *Prairies d'or*, I, p. 334 ; *Voyage du marchand arabe Sulaymān en Inde et en Chine*, éd. FERRAND, p. 132-133.

44. Ce récit ne se trouve que dans une version latine du texte de Marco Polo, dite « rédaction Z ». Marco Polo, *Milione*, Ms. Z, § 123, p. 406-410 ; Marco Polo, *Le devisement du monde*, p. 198.

45. LEVEY 1961, p. 400.

46. Al-Nuwayrī, *Nihāyat*, éd. 1929, XII, p. 21.

47. Ibn al-Bayṭār, *Traité des simples*, II, p. 469-470.

48. Al-Idrīsī, *Géographie*, I, p. 64.

49. Al-Dimašqī, *Manuel de cosmographie*, p. 174 ; al-Damīrī, *Ḥayāt al-ḥayawān*, II, p. 392.

un grand poisson ou une baleine : ils avaient entrevu que la création ou la transformation de cette substance provenait de cet animal. Certes, les savants médiévaux étaient encore assez loin de comprendre une réalité physiologique et chimique que la science moderne n'établira qu'au XVIII^e siècle. De plus, l'hypothèse la plus acceptée dans la littérature arabe semble bien être l'origine minérale ou végétale, bitume ou truffe. La plupart des auteurs arabes ne voient pas dans l'ambre une excrétion de la baleine, mais une production du fond des mers rejetée par les « océans en furie »⁵⁰. Nous verrons d'ailleurs plus loin que pour les marchands, parfumeurs, apothicaires ou médecins, cet ambre sale et putride produit par la baleine était souvent dévalorisé, et qu'ils leur préféreraient un ambre sec et « minéral », dont l'origine sous-marine, indépendamment de la baleine ou d'un autre poisson malodorant, était plus acceptable pour justifier son utilisation thérapeutique et son prix.

'Anbar, un nom pour le cachalot ?

La baleine, en arabe classique, porte plusieurs noms : *hūt*, *nūn*, *wāl*, *awāl* ou encore *bāl*, sans qu'il soit possible d'y déceler des désignations de races différentes. Selon les lexicographes du X^e siècle al-Ġawharī et al-Azharī, *bāl* serait un mot d'origine persane⁵¹. Jean Sauvaget, dans les notes critiques de sa traduction de *La Relation de la Chine et de l'Inde*, mentionne également la forme *fāl*. Selon lui, cette confusion [b/f/w] dénonce une transcription de la lettre [v] : en effet, *vāl* est bien le nom de la baleine en persan. J. Sauvaget cite également le terme de *ġundur* « gros père » comme surnom de la baleine⁵². Mais, quelquefois, la baleine a été directement assimilée à l'ambre qu'elle avale ou qu'elle produit : ainsi, 'anbar peut désigner l'animal lui-même, comme le mentionne al-Damīrī. Selon lui, la baleine qui a avalé de l'ambre et en est morte est nommée *al-'anbar*⁵³. Al-Dimašqī, qui nomme la baleine *wāl*, évoque, à la fin de sa notice, une tradition islamique à propos d'un « poisson de l'ambre », une baleine morte pleine d'ambre, qui avait sauvé de la famine une expédition envoyée par le Prophète et dirigée par Abu 'Ubayda b. al-Ġarrāh⁵⁴. Cet épisode, également relaté par al-Damīrī dans sa notice consacrée à *al-'anbar*⁵⁵, est raconté en détail chez l'historiographe al-Ṭabarī, pour l'an huit de l'hégire, où la baleine est aussi nommée 'anbar⁵⁶. Le géographe andalou al-Zuhrī (XII^e s.) nomme lui aussi la baleine 'anbar, et il est bien question d'un poisson de 40 coudées de long sur 20 de large, duquel on retire de l'ambre⁵⁷. Au XVI^e siècle, Léon l'Africain (Hasan al-Wazzān) décrit un poisson de grande taille, *ambara*, rejeté par la

50. MIQUEL 1967, III, p. 380.

51. Cité en note dans l'édition du *Kitāb al-ḥayawān*, V, p. 362, note 5.

52. *Aḥbār al-Šīn wa-l-Hind*, p. 34, note 2.

53. Al-Damīrī, *Ḥayāt al-ḥayawān*, p. 391.

54. Al-Dimašqī, *Manuel de cosmographie*, p. 175.

55. Al-Damīrī, *Ḥayāt al-ḥayawān*, p. 388-390.

56. Al-Ṭabarī, *History*, VIII, p. 147-149.

57. Al-Zuhrī, *Géographie*, § 32 p. 292, § 34, p. 290.

mer sur les rivages atlantiques, animal connu par les habitants des côtes ouest du Maghreb pour produire l'ambre. À cause de sa taille (plus de 25 coudées), Léon dit qu'il mérite d'être qualifié de baleine⁵⁸.

Il est néanmoins difficile, à partir de ces quelques exemples, de savoir si le cachalot était bien identifié comme une race spécifique, et donc systématiquement nommé *'anbar*, en opposition aux autres baleines. *Awāl* chez al-Mas'ūdī⁵⁹, *bāl* chez al-Ġāḥiẓ⁶⁰ ou chez Hamdullāh al-Mustawfī al-Qazwīnī⁶¹ semblent désigner le cachalot, en ce qu'ils produisent l'ambre. Cependant, nous pouvons tout de même supposer que *awāl*, *bāl* et *'anbar* désignent le plus souvent le cachalot, surtout quand il est mis en relation avec l'ambre. *Ḥūt* et *nūn* désignent plus généralement les baleines : ces deux mots ne sont d'ailleurs jamais mis en relation avec l'ambre dans les sources que nous avons consultées.

L'ambre de becs

Al-Ġāḥiẓ mentionne que les marins (*al-baḥriyyūn*) et les parfumeurs (*al-aṭṭārūn*) disent qu'ils trouvent dans l'ambre des becs ou des griffes d'oiseau. Al-Ġāḥiẓ explique que l'ambre peut empoisonner quiconque en mange⁶². Par conséquent, un oiseau qui y pique son bec meurt et ce bec reste collé dans l'ambre. De la même manière, si l'oiseau essaie de prendre l'ambre avec ses griffes, celles-ci y restent collées⁶³. Cette observation a un substrat de réalité : on peut trouver assez fréquemment dans l'ambre de baleine des becs évoquant la forme de griffes ou de becs d'oiseaux. Mais il s'agit en fait de becs de calmars, dont nous avons vu en début d'article que leur ingestion et leur mauvaise digestion par la baleine étaient l'une des causes de la formation de l'ambre⁶⁴. Al-Nuwayrī, citant al-Tamīmī et al-Yaq'ūbī, raconte une anecdote semblable à celle d'al-Ġāḥiẓ. Griffes et bec restent dans l'ambre, qui est appelé ainsi *al-manaqīrī*, l'« ambre de becs »⁶⁵.

58. Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, p. 564-565.

59. Al-Mas'ūdī, *Prairies d'or*, I, p. 234-235 et 334.

60. Al-Ġāḥiẓ, *Kitāb al-ḥayawān*, V, p. 362 et VII, p. 109.

61. Hamdullāh al-Mustawfī al-Qazwīnī, *Nuzhatu-L-Qulūb*, p. 54.

62. Nous avons vu auparavant qu'il explique qu'il tue la baleine qui en avale.

63. Al-Ġāḥiẓ, *Kitāb al-ḥayawān*, V, p. 362.

64. CLARKE 2006, sp. p. 14-17.

65. Al-Nuwayrī, *Nihāyat*, éd. 1929, XII, p. 18.

Où trouver de l'ambre ?

L'océan Indien

L'ambre est massivement associé à l'océan Indien dans les sources arabes. Il est le produit des côtes du Yémen, d'Arabie et de l'Afrique de l'Est. Ibn Ḥurdaḍbih (m. 912) dans son *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik* parle de l'ambre produit au large d'Aden par la grande mer orientale (*al-baḥr al-šarqī*)⁶⁶. *La Relation de la Chine et de l'Inde* mentionne pour l'ambre une mer plus orientale encore, celle de Harkand, que J. Sauvaget identifie au golfe du Bengale⁶⁷. Abū Zayd al-Sīrāfī mentionne l'océan Indien, mais indique plusieurs régions où l'on peut en trouver de qualité : en Afrique à Berbera (sur la côte sud du golfe d'Aden) et au pays des Zangǧ (côte est de l'Afrique) ; en Arabie, dans le voisinage de Šiḥr, c'est-à-dire du Yémen et d'Oman⁶⁸. Al-Mas'ūdī évoque la mer de Larwi (*baḥr Larwī*), citée par la *Relation* à proximité de celle d'Harkand, mais dont il dit que l'ambre y est rare ; au contraire, on le trouve en grande quantité sur les côtes de Zangǧ et de Šiḥr, en Arabie. Enfin, il mentionne la mer d'Harkand où l'ambre peut atteindre la taille de grosses roches⁶⁹, utilisant ici la *Relation* et les informations fournies par Abū Zayd al-Sīrāfī. Chez al-Nuwayrī, on retrouve une mention d'al-Tamīmī qui, une fois n'est pas coutume, ne cite pas al-Ya'qūbī mais Abū Zayd al-Sīrāfī pour les origines géographiques (Berbera, Zangǧ et Šiḥr)⁷⁰.

Les géographes postérieurs, comme al-Idrīsī et al-Dimašqī, citent toujours comme régions d'origine de l'ambre les côtes du Yémen, l'océan Indien et le pays des Zangǧ⁷¹.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que l'on trouve de l'ambre en quantité sur les côtes de l'océan Indien : en effet, les cachalots fréquentent ces mers orientales, ayant une nette préférence pour les eaux équatoriales et chaudes durant leurs fréquentes migrations.

Espagne, Maghreb, océan Atlantique et Méditerranée

Plus à l'ouest, les auteurs arabes mentionnent la production d'ambre sur les côtes atlantiques. Là encore, cela correspond aux migrations des cachalots, régulièrement observés dans le golfe de Gascogne. La chasse à la baleine (dont le cachalot) est d'ailleurs devenue au Moyen Âge et à la Renaissance l'une des principales activités côtières du Pays basque ; l'ambre y était exporté au XVI^e siècle⁷². Ibrahim b. Ya'qūb al-Turtūšī, qui voyagea en Europe de l'Ouest et du Nord vers 965, raconte qu'au large de Bordeaux était récolté

66. Ibn Ḥurdaḍbih, *Livre des routes et des provinces*, p. 60 (texte arabe) et 182 (traduction).

67. *Aḥbār al-Šīn wa-l-Hind*, p. 3 et note p. 35.

68. *Voyage du marchand arabe Sulaymān en Inde et en Chine*, p. 132.

69. Al-Mas'ūdī, *Prairies d'or*, p. 334-335.

70. Al-Nuwayrī, *Nihāyat*, éd. 1929, p. 18.

71. Al-Idrīsī, *Géographie*, I, p. 64 ; Al-Dimašqī, *Manuel de cosmographie*, chap. IV, 6, p. 174-175.

72. YTURBIDE 1918, en particulier p. 30 pour ce dernier point.

de l'ambre d'excellente qualité⁷³. Ibrāhīm b. Ya'qūb était un juif d'Espagne. Il n'est pas surprenant qu'il mentionne cet ambre « de qualité ». En effet, les géographes d'al-Andalus ne manquent jamais de signaler que l'ambre récolté sur les côtes atlantiques est de qualité égale à celui de l'océan Indien. Aḥmad b. Muḥammad al-Rāzī (deuxième moitié du x^e siècle) rappelle que « sur le littoral de Lisbonne, la mer rejette de l'ambre excellent, qui n'est pas inférieur à l'ambre indien.⁷⁴ » Al-Muqaddasī parle de l'ambre atlantique pour la région de Tudèle (Nord de l'Espagne)⁷⁵. Al-Bakrī va même jusqu'à dire que l'ambre de Sidonia (Espagne) est le meilleur au monde⁷⁶. Il mentionne également l'ambre atlantique en Mauritanie « moelleux au toucher, dont la qualité est excellente.⁷⁷ » Al-Nuwayrī, citant al-Tamīmī, signale l'ambre maghrébin, amené en Égypte par les marchands depuis la mer d'Andalousie : il est similaire par la couleur à l'ambre de Šiḥr et il est même possible de les confondre⁷⁸. Un document de la Géniza du Caire confirme cette importation d'ambre atlantique en Égypte pour l'année 1110⁷⁹.

Le géographe al-Iṣṭaḥrī, au x^e siècle, raconte comment l'ambre est récupéré sur une bête marine échouée sur les côtes de Santarem au Portugal. À cette occasion, il ajoute qu'il a vu, durant un séjour en Syrie, de l'ambre sur les plages de Méditerranée, alors qu'il suppose qu'on n'en trouve pas habituellement ailleurs qu'à Santarem⁸⁰. La question de la présence d'ambre en Méditerranée a intrigué les savants arabes et persans⁸¹. Abū Zayd al-Sīrāfī affirme que, compte tenu de ce que l'ambre, spécifiquement oriental selon lui, ne peut aller directement en Méditerranée à cause de l'isthme de Suez, il a été déplacé de mer en mer pour être amené jusqu'en Syrie⁸². Cette hypothèse est reprise par al-Mas'ūdī. Selon lui, il n'y a pas d'ambre en Méditerranée, mais on en trouve sur les côtes de Syrie. La raison vient des courants marins, qui font se déplacer l'ambre d'Abyssinie en Chine, au pays des Turcs, mais aussi au Maghreb, par les « canaux qui viennent de l'Océan ». Il y a souvent de l'ambre sur les côtes d'Espagne, et il y est amené en Égypte depuis Cordoue, Santorin et Sidonia. Al-Mas'ūdī ajoute que cet ambre maghrébin ou andalou est d'une qualité inférieure⁸³.

73. MIQUEL 1966, p. 1053.

74. Al-Rāzī, *Description de l'Espagne*, p. 91.

75. Al-Muqaddasī, *Description de l'Occident musulman*, p. 51.

76. CONSTABLE 1996, p. 170.

77. Al-Bakrī, *Description de l'Afrique septentrionale*, p. 301.

78. Al-Nuwayrī, *Nihāyat*, éd. 1929, XII, p. 20.

79. CONSTABLE 1996, p. 170-171.

80. Al-Iṣṭaḥrī, *Kitāb al-masālik al-mamālik*, p. 42.

81. MIQUEL 1967, III, chap. 4, note 557.

82. *Voyage du marchand arabe Sulaymān en Inde et en Chine*, p. 93-94.

83. Al-Mas'ūdī, *Prairies d'or*, I, p. 365-366.

Le chameau comme chien truffier

Connaître les régions et les plages où l'on peut trouver de l'ambre est une chose ; pouvoir le repérer facilement et régulièrement en est une autre. Les sources arabes abordent peu la question des techniques et des méthodes habituellement employées pour trouver de l'ambre échoué. Plusieurs auteurs évoquent néanmoins l'utilisation du chameau dont certaines espèces étaient capables de repérer l'ambre à son odeur. Le premier à décrire cette pratique est Abū Zayd al-Sīrāfī qui raconte que les riverains de l'océan Indien dressent des chameaux pour repérer l'ambre. La recherche se fait de nuit, à la pleine lune. Quand le chameau repère l'ambre, il s'agenouille et ainsi son cavalier peut ramasser les morceaux d'ambre sur le sable⁸⁴. Al-Mas'ūdī rapporte cette histoire à l'identique, en précisant que la race de chameau spécifiquement dressée dans la région de Šiḥr pour cette recherche est le *mahariyya*⁸⁵. Cette utilisation du chameau comme « chien truffier » est également mentionnée par al-Tamīmī et al-Nuwayrī (citant al-Sīrāfī)⁸⁶ et al-Hamdānī (m. 945). Celui-ci donne un récit légèrement différent. Les pâtures se trouvant à proximité des plages du Yémen, le chameau, quand il découvre de l'ambre, perd ses forces après l'avoir reniflé. Son gardien le découvre alors agenouillé, à proximité de l'ambre qu'il peut ainsi ramasser. Al-Hamdānī ajoute que l'ambre peut aller jusqu'à faire périr le chameau⁸⁷ !

Les diverses variétés d'ambre et leur classification

André Miquel avait bien noté à propos des différentes variétés d'ambre que « Ya'qūbī établissait de savantes hiérarchies où se croisent la couleur, l'origine, la consistance, le degré de pureté et l'odeur.⁸⁸ » Nous trouvons en effet dans la notice d'al-Nuwayrī de longs développements à ce sujet, qu'il commence ainsi :

Maḥmūd b. Aḥmad al-Tamīmī dit : Mon père m'a dit, d'après son père, d'après Aḥmad b. Abī Ya'qūb : il y a beaucoup de variétés d'ambre, de différentes sortes, de différentes natures, et on les classe selon leurs origines et leurs essences.⁸⁹

84. *Voyage du marchand arabe Sulaymān en Inde et en Chine*, p. 132.

85. Al-Mas'ūdī, *Prairies d'or*, I, p. 333-334.

86. Al-Nuwayrī, *Nihāyat*, éd. 1929, XII, p. 18.

87. Al-Hamdānī, *Ṣifat Ḡazīrat al-'Arab*, I, p. 37. Traduit dans MIQUEL 1967, II/1, chap. 2, § 23, qui précise en note que le texte et le sens littéral sont incertains.

88. MIQUEL 1967, III, chap. 6, § 133.

89. Al-Nuwayrī, *Nihāyat*, éd. 1929, p. 16.

Selon l'origine naturelle

Selon ce que nous avons évoqué plus haut, l'ambre de poisson (*samakiyya*) dit aussi « l'avalé » (*al-mablū*)⁹⁰ tient une place particulière : il tire sa mauvaise odeur du poisson, a une couleur semblable au bitume (*qāra*) et donc ne convient pas en parfumerie⁹¹. Un autre ambre de poisson, le *mand*, est également évoqué par al-Nuwayrī, d'après al-Tamīmī. Il est rejeté par le derrière (*dabr*, pl. *dubūr*) d'un animal, dont on dit qu'il a la forme d'un buffle (« vache sauvage » : *al-baqara al-waḥṣiyya*). Ce *mand* est noir, salit les mains et ne convient pas non plus pour la parfumerie⁹². *Mand* et *samakī* peuvent avoir différentes origines géographiques, notamment Šalāhiṭi et Šiḥr.

Al-Mas'ūdī donne des précisions sur l'ambre trouvé dans le ventre de la baleine. Il distingue deux qualités : celui trouvé dans l'estomac ou dans les entrailles a une odeur nauséabonde ; par contre, celui trouvé près du dos est plus pur car il a séjourné plus longtemps dans le corps de l'animal. Selon lui⁹³, les droguistes de l'Irak et de Perse nomment cet ambre de baleine *nadd*⁹⁴.

De cela, il faut retenir que l'ambre noir collecté dans les baleines était évalué en fonction de son degré de fraîcheur, et que la mauvaise odeur empêchait son utilisation en parfumerie.

Selon l'origine géographique

Al-Nuwayrī, à la suite d'al-Tamīmī et d'al-Ya'qūbī donne le classement qualitatif suivant, selon l'origine géographique :

1. Šiḥarī (originaire de Šiḥr, littoral du Yémen et d'Oman)
2. Zangī (originaire du pays des Zang, « le pays des Noirs », la côte orientale de l'Afrique).
3. Šalāhiṭī (de la mer de Šalāhiṭ⁹⁵, probablement sur les côtes orientales de l'Inde, non loin de la mer d'Harkand⁹⁶ – Golfe du Bengale⁹⁷ – citée par al-Mas'ūdī à propos de l'ambre⁹⁸).
4. Qāqullī (de Qāqulla, port probablement situé sur la péninsule Malaise, connu également pour ses exportations de bois d'aloès et visité par Ibn Battuta⁹⁹).
5. Zangī. Il y a ici une incohérence dans le classement, due sans doute à un mauvais tri dans les sources utilisées par al-Nuwayrī. De fait, il cite plusieurs œuvres d'al-Tamīmī, qui semblent se

90. Al-Nuwayrī, *Nihāyat* éd. 1929, p. 18.

91. Al-Nuwayrī, *Nihāyat*. éd. 1929, p. 21.

92. Al-Nuwayrī, *Nihāyat*. éd. 1929, p. 21.

93. Al-Mas'ūdī, *Prairies d'or*, I, p. 335.

94. *Nadd* est une variante de *mand*, un ambre noir de mauvaise qualité (Ibn al-Bayṭār, *Traité des simples*, p. 470).

95. Ibn al-Faqīh al-Hamaḍānī, *Abrégé du Livre des pays*, p. 11, 13 et 19.

96. Al-Nuwayrī, *Nihāyat*, éd. 1929, note 1 p. 19.

97. Note de Sauvaget dans *Aḥbār al-Šīn wa-l-Hind*, p. 35.

98. Al-Mas'ūdī, *Prairies d'or*, I, p. 335.

99. DUNN 1986, p. 256-257 et note 28 p. 263.

contredire. Dans son *Ğīb al-‘arūs*, al-Tamīmī place le Zanğī après l’ambre indien ou après l’ambre de Šiḥr ; ailleurs al-Tamīmī cite al-Ya‘qūbī.

6. Hindī (de l’Inde).
7. Mağribī (du Maghreb). Abū al-Faḍl Ğa‘far, dans son *Livre de l’indication de l’excellence du commerce* (XII^e s.), classe l’ambre du Maghreb en second, après le Šiḥarī¹⁰⁰. Nous avons vu précédemment que les géographes andalous contestent ce classement, considérant peut-être par chauvinisme que l’ambre atlantique vaut celui de l’océan Indien.

Ibn Māsawayh donne lui un classement différent, mixant origine géographique et variété¹⁰¹ :

1. Šalāhiṭī (dont le meilleur est bleuté, huileux et gras).
2. Qāqullī (Ibn Māsawayh indique que Šalāhiṭī et Qāqullī proviennent de la région de Sofala en Inde).
3. Mand de Šiḥr (Ibn Māsawayh indique qu’il vient des côtes du Yémen).
4. Mand de Zanğ. (Ibn Māsawayh précise qu’il s’agit de variétés noires ou rouges, que certains confondent avec le Šiḥrī et ajoute que son nom de Zanğī vient de sa couleur noire).
5. Samakī (Ibn Māsawayh précise qu’on se sert de cet ambre de mauvaise qualité pour falsifier et imiter le meilleur ambre).

Selon la couleur

Al-Nuwayrī, citant al-Tamīmī et al-Ya‘qūbī, évoque plusieurs couleurs possibles pour l’ambre : blanc, bleuâtre, grisâtre (*ašhab*), noir (ambre *mand*), tacheté (*al-abraš*, ambre *ğirāriyyi*), jaune-rouge (ambre *ḍafāa*). Les deux derniers sont, selon al-Nuwayrī, des ambres de basse qualité. L’ambre noir, le *mand*, dont le meilleur vient de Šiḥr, contient du jaune et a une bonne odeur¹⁰². L’ambre de Qāqullī est signalé comme étant grisâtre. L’ambre bleuâtre est signalé comme rare ; celui venant de Šalāhiṭī est le plus beau et le plus gras, et est utilisé en parfumerie¹⁰³. L’ambre bleu peut aussi provenir du pays des Zanğ. En haut de la hiérarchie figure l’ambre de couleur blanche, provenant de Šiḥr et de Zanğ. Al-Damīrī donne le classement suivant : d’abord le gris, puis le bleu, le jaune et enfin le noir¹⁰⁴.

Selon l’odeur

L’ambre *samakiyya*, ayant une couleur semblable au bitume (*qāra*) tient sa mauvaise odeur du poisson : il est donc dévalorisé. Pour le reste, al-Nuwayrī ne donne pas plus de précision ni de hiérarchie en terme de qualité de fragrance ; tout juste se borne-t-il à signaler que l’ambre est classé selon l’essence et à dire que le Šiḥarī a une bonne odeur : l’ambre sec (c’est-à-dire l’ambre blanc) est lui aussi valorisé pour sa qualité.

100. FERRAND 1913, p. 604.

101. LEVEY 1961, p. 400.

102. Al-Nuwayrī, *Nihāyat*, éd. 1929, p. 20-21.

103. Al-Nuwayrī, *Nihāyat*, éd. 1929, p. 19.

104. Al-Damīrī, *Ḥayāt al-ḥayawān*, II/1, p. 390-391.

Conclusion

Les auteurs arabes, à travers leurs questionnements et leurs hypothèses sur l'origine de l'ambre, n'avaient pas connaissance (ou du moins ne le mentionnent-ils pas) de la transformation de l'ambre « frais », à la mauvaise odeur, en une substance aux riches fragrances. Au contraire, certains chroniqueurs ou géographes, suivant al-Ġāḥiẓ, considèrent que l'ambre trouvé dans le ventre des baleines est un ambre putréfié et dégradé, ne trouvant pas grâce à leurs yeux. Mais, dans la plupart des sources, tout se passe comme si plusieurs ambres coexistaient, dont les différences sont expliquées non par leur degré de maturation, mais par la diversité de leurs origines géographiques ou différentes variétés de couleur, de substance et d'essence. L'ambre frais, noirâtre, se trouve en bas de l'échelle de ces variétés, non parce qu'il serait le début de l'évolution d'un produit raffiné, mais parce qu'il en représente une sous-espèce, de basse qualité, inutilisable en parfumerie, si ce n'est en contrefaçon. Tous les textes concordent pour dévaloriser l'ambre noir, impur, à l'odeur médiocre. La qualité de l'ambre progresse à mesure qu'il s'éclaircit vers le gris et le blanc. Ce classement est donc assez logique, car il correspond à la maturation de l'ambre, qui tend à développer ses parfums quand il sèche et quand il change de couleur pour s'éclaircir. Certes, les savants arabes n'avaient pas compris l'exact déroulement de la création de l'ambre, mais ils avaient bien observé que les ambres gris et blancs donnaient les plus riches odeurs.

Cette échelle des valeurs des fragrances ne concerne pas seulement la couleur, mais également l'origine du produit : l'ambre dit d'origine végétale, ressemblant à un champignon ou une truffe, est nettement valorisé par rapport à celui trouvé dans le ventre des baleines et des poissons. L'ambre *samakiyya* hérite sa mauvaise odeur de celle des poissons dont il est issu et se trouve donc dévalorisé. De plus, l'ambre trouvé près des régions dorsales des baleines est mieux réputé que celui trouvé dans les entrailles, lieu de putréfaction et de pestilence. Il faut noter ici que la baleine, strictement considérée comme un poisson, est associée à l'univers des mauvaises odeurs ; c'est là une différence fondamentale avec le Moyen Âge latin, où les auteurs mentionnent, à la suite des bestiaires, que la baleine attire les petits poissons dans sa bouche par sa douce haleine¹⁰⁵ bien qu'elle soit considérée comme un animal diabolique, qui avala Jonas¹⁰⁶. De même, selon al-Ġāḥiẓ, le poisson est la figure même du diable : « S'il y a une créature du démon, c'est bien au poisson qu'il est le plus normal de penser, car tous se dévorent les uns les autres. Le mâle suit la femelle au moment de la ponte et, chaque fois qu'elle libère les œufs, il les engloutit. Si un homme ou un quadrupède tombe à l'eau, que ce soit en mer ou dans la rivière, le poisson est plus prompt à le dévorer que les hyènes et les vautours sur une charogne.¹⁰⁷ » L'ambre de baleine (selon les conceptions arabes) est donc dévalorisé pour de multiples

105. Thomas de Cantimpré, *Liber de natura rerum*, VI, 6, p. 233.

106. VAN DEN ABEELE 2015, p. 437-444.

107. Cité par MIQUEL 1967, p. III, chap. 3, § 43.

raisons ; l'hypothèse de son origine excrémentielle est à peine mentionnée, et pour être le plus souvent rejetée : il semble y avoir une incompatibilité totale entre un parfum si noble et si précieux et ses possibles origines ichtyologiques pestilentielles.

Il est donc facile de comprendre pourquoi les savants arabes ont préféré une origine végétale pour l'ambre : champignons et truffes, auxquels l'ambre est parfois comparé ¹⁰⁸, sont naturellement associés aux riches et nobles odeurs.

Bibliographie

Sources

- Aḥbār al-Šīn wa-l-Hind. Relation de la Chine et de l'Inde rédigée en 851*, éd. Jean SAUVAGET, Paris, Belles Lettres (Collection arabe), 1948.
- al-Bakrī, *Description de l'Afrique septentrionale*, éd. William Mac Guckin de SLANE, Alger, Adolphe Jourdan, 1913. [En ligne] <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k104409x>.
- al-Damīrī, Muḥammad ibn Mūsa, *Ad-Damīrī's Ḥayāt al-ḥayawān: a zoological lexicon*, traduit par Atmaram Sadashiva Grandin JAYAKAR, Londres, Luzac, 1906.
- al-Dimašqī, Šams al-Dīn Muḥammad b. Ibrāhīm, *Manuel de la cosmographie du Moyen Âge*, éd. August Ferdinand Michael von MEHREN, Copenhague-Paris-Leipzig, Reitzel-Leroux-Brockhaus, 1874. [En ligne] <http://www.archive.org/details/manueldelacosmo00dimagoog>.
- FERRAND Gabriel (éd.) 1913, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient du VIII^e au XVIII^e siècles*, Paris, E. Leroux. [En ligne] <http://archive.org/details/relationsdevoyag1a2ferruoft>.
- al-Ġāḥiẓ, 'Amr ibn Baḥr, *Kitāb al-ḥayawān*, éd. 'Abd al-Salām Muḥammad HĀRŪN, Le Caire, Maṭba'at Muṣṭafā al-Bābī al-Ḥalabī, 1938.
- al-Hamdānī, Abū Muḥammad al-Ḥasan b. Aḥmad b. Ya'qūb b. Yūsuf b. Dāwūd, *Ṣifat Ḡazīrat al-'Arab*, éd. David Heinrich MÜLLER, Leyde, E.J. Brill, 1884.
- Hamdullāh al-Mustawfī al-Qazwīnī, *The zoological section of the Nuzhatu-l-Qulūb of Hamdullāh al-Mustawfī al-Qazwīnī*, éd. John STEPHENSON, Londres, Routledge (The Muslim world, 1100-1700, 7 ; Royal Asiatic Society classics of Islam 2), 2007.
- Ibn al-Bayṭār, *Traité des simples*, éd. Lucien LECLERC, Paris, Imprimerie nationale (Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale 23), 1877.
- Ibn al-Faqīh al-Hamaḍānī, Aḥmad b. Muḥammad b. Iṣḥāq Abū Bakr, *Abrégé du Livre des pays*, traduit par Henri MASSÉ, Damas, Institut français de Damas, 1973. [En ligne] <http://books.openedition.org/ifpo/6217>.
- Ibn Ḥurradādhbih, 'Ubayd Allāh b. 'Abd Allāh, *Le Livre des routes et des provinces*, éd. Charles BARBIER DE MEYNARD, Paris, Imprimerie impériale, 1865.

108. *Aḥbār al-Šīn wa-l-Hind*, § 4, qui compare l'ambre à la *kama'a*, sorte de tubercule poussant au printemps dans le désert d'Arabie.

- al-Idrīsī, Muḥammad b. Muḥammad al-Šarīf Abū ‘Abd Allāh, *Géographie d’Edrisi*, éd. Pierre Amédée JAUBERT, Paris, Imprimerie royale, 1836. [En ligne] <http://www.mdz-nbn-resolving.de/urn/resolver.pl?urn=urn:nbn:de:bvb:12-bsb10218989-2>.
- al-Iṣṭahrī, Ibrāhīm b. Muḥammad al-Fārisī, *Kitāb al-masālik al-mamālik* (Viae regnorum, descriptio ditionis moslemicae auctore Abu Ishāk al-Fārisī al-Istakrī), 1927, éd. Michael Jan de GOEJE, Leyde, E.J. Brill (Bibliotheca geographorum arabicorum 1). [En ligne] <https://archive.org/details/BibliothecaGeographorumArabicorum1927Vol1ViaeRegnorumDescriptio>.
- Léon l’Africain, *Description de l’Afrique*, éd. Théodore MONOD, Henri LHOTE et Raymond MAUNY, traduit par Alexis ÉPAULARD, Paris, Maisonneuve (Publication de l’Institut des hautes études marocaines 61), 1956.
- Marco Polo, *Le devisement du monde, t. VI et dernier*, éd. Dominique BOUTET, Thierry DELCOURT, Danièle JAMES-RAOUL et Philippe MÉNARD, Genève, Droz (Textes littéraires français 597), 2009.
- Marco Polo, *Milione. Redazione latina del manoscritto Z*, éd. Alvaro BARBIERI, Parme, P. Bembo U. Guanda (Biblioteca di scrittori italiani), 1998.
- al-Mas’ūdī, ‘Alī b. al-Ḥusayn, *Les prairies d’or (Murūj al-dahab wa ma’ādin al-ğawhar)*, éd. Charles BARBIER DE MEYNARD et Abel PAVET DE COURTEILLE, Paris, Imprimerie impériale (Collection d’ouvrages orientaux), 1861.
- Maïmonide, Moïse, *Moses Maimonides’ Two treatises on the regimen of health, « Fī Tadbīr al-ṣiḥḥah » and « Maqālah fi bayān ba’d al-a’rāḍ wa-l-jawāb ‘anhā »*, traduit par Hebbel E. HOFF, Ariel BAR-SELA et Elia FARIS, Philadelphie, American Philosophical Society (Transactions of the American Philosophical Society. New Series 54-4), 1964.
- al-Muqaddasī, Muḥammad b. Aḥmad, *Description de l’Occident musulman au IV^e-X^e siècle*, éd. Charles PELLAT, Alger, Carbonel (Bibliothèque arabe-française 9), 1950.
- al-Nuwayrī, Aḥmad b. ‘Abd al-Wahhāb, *Nihāyat al-arab fī funūn al-adab*, Beyrouth, Dār al-Kutub al-Ilmiyah, 2004. [En ligne] <https://archive.org/details/nihayat-al-arab>.
- al-Nuwayrī, Aḥmad b. ‘Abd al-Wahhāb, *Nihāyat al-arab fī funūn al-adab*, Le Caire, Maṭba’a dār al-kutub al-miṣriyya, 1929-1988.
- al-Rāzī, Aḥmad ibn Muḥammad ibn Mūsa, « La Description de l’Espagne d’Aḥmad al-Rāzī. Essai de reconstitution de l’original arabe et traduction française », éd. Évariste LÉVI-PROVENÇAL, *Al-Andalus* 18/1, 1953, p. 51-108.
- Voyage du marchand arabe Sulaymān en Inde et en Chine, rédigé en 851, suivi de remarques par Abū Zayd Hasan (vers 916)*, éd. Gabriel FERRAND, Paris, Bossard (Les Classiques de l’Orient 7), 1922. [En ligne] <http://archive.org/details/voyagedumarchand00sirauoft>.
- al-Ṭabarī, *The History of Al-Ṭabarī. Vol. 8. The Victory of Islam: Muhammad at Medina A.D. 626-630/A.H. 5-8*, éd. Michael FISHBEIN, Albany, SUNY Press, 1997.
- Thomas de Cantimpré, *Liber de natura rerum*, éd. Helmut BOESE, Berlin - New York, W. de Gruyter, 1973.
- al-Ya’qūbī, Aḥmad b. Abi Ya’qūb, *Kitāb al-buldān*, éd. Michael Jan DE GOEJE, Leyde, E.J. Brill (Bibliotheca Geographorum Arabicum), 1892, 2^e éd. [En ligne] <http://archive.org/details/bibliothecageog01goejegoog>.
- al-Zuhrī, « *Kitāb al-ğugrāfiyya*. Mappemonde du calife al-Ma’mūn reproduite par Fazārī (III^e-IX^e s.) rééditée et commentée par Zuhrī (VI^e-XII^e s.) », éd. Muḥammad HADJ-SADOK, *Bulletin d’Études Orientales* XXI, 1968, p. 1-312. [En ligne] <http://www.jstor.org/stable/41603291>.

Études

- CLARKE Robert 2006, « The Origin of Ambergris », *Latin American Journal of Aquatic Mammals* 5/1, p. 7-21. [En ligne] <http://www.lajamjournal.org/index.php/lajam/article/view/231>. DOI : 10.5597/lajam00087.
- CONSTABLE Olivia Remie 1996, *Trade and Traders in Muslim Spain. The Commercial Realignment of the Iberian Peninsula, 900-1500*, Cambridge, U.K, Cambridge University Press (Cambridge Studies in Medieval Life and Thought. Fourth Series 24).
- DANNENFELDT Karl H. 1982, « Ambergris: The Search for Its Origin », *Isis* 73/3, p. 382-397. [En ligne] <http://www.jstor.org/stable/231442>, DOI : 10.2307/231442.
- DUNN Ross E. 1986, *The adventures of Ibn Battuta, a Muslim Traveler of the Fourteenth Century*, Berkeley, University of California Press.
- FAUVELLE-AYMAR François-Xavier 2013, *Le Rhinocéros d'or. Histoires du Moyen Âge africain*, Paris, Alma éditeur.
- HEYD Wilhelm von 1886, *Histoire du Commerce du Levant au Moyen Âge*, éd. Furcy RAYNAUD, Leipzig, O. Harrassowitz. [En ligne] <http://books.google.fr/books?id=oEXUMLA8e84C>.
- KING Anya H. 2008, « The Importance of Imported Aromatics in Arabic Culture: Illustrations from Pre-Islamic and Early Islamic Poetry », *Journal of Near Eastern Studies* 67/3, p. 175-189. [En ligne] <http://www.jstor.org/stable/10.1086/591746>. DOI : 10.1086/591776.
- KING Anya H. 2007, *The Musk Trade and the Near East in the Early Medieval Period*, PhD Dissertation, Bloomington, Indiana University (Advisor: Christopher I. Beckwith). Diffusion : Ann Harbor, ProQuest, 2008. [En ligne] <https://books.google.com.lb/books?id=GO5OiiYeuNIC>.
- LEV Efrayim et 'AMAR Zohar 2008, *Practical Materia Medica of the Medieval Eastern Mediterranean According to the Cairo Genizah*, Leyde, E.J. Brill.
- LEVEY Martin 1961, « Ibn Māsawayh and his Treatise on Simple Aromatic Substances. Studies in the History of Arabic Pharmacology, I », *Journal of the History of Medicine and Allied Science* 16/4, p. 394-410. [En ligne] <http://jhmas.oxfordjournals.org/content/XVI/4/394.extract>. DOI : 10.1093/jhmas/XVI.4.394.
- MELIS Federigo 1972, *Documenti per la storia economica dei secoli XIII-XVI, con una nota di paleografia commerciale a cura di Elena Cecchi*, Florence, L.S. Olschki.
- MIQUEL André 1967, *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XI^e siècle*, Paris, EHESS - Outon (Civilisations et sociétés 7, 37, 68, 78). [En ligne] <http://books.openedition.org/editionsehess/537>.
- MIQUEL André 1966, « L'Europe occidentale dans la relation arabe d'Ibrāhīm b. Ya'qūb (X^e s.) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 21/5, p. 1048-1064. [En ligne] <http://www.jstor.org/stable/27576697>.
- PELLIOT Paul 1959, *Notes on Marco Polo. I. Abacan-Çulficar*, éd. Louis HAMBIS, Paris, Imprimerie nationale - Maisonneuve. [En ligne] <http://dsr.nii.ac.jp/toyobunko/III-2-F-c-104/V-1/>.
- RIDDLE John M. 1973, « Amber in ancient Pharmacy: The Transmission of Information About a Single Drug: A Case Study », *Pharmacy in History* 15/1, p. 3-17. [En ligne] <http://www.jstor.org/stable/41108779>.
- RIDDLE John M. 1964a, *Amber and Ambergris in Materia Medica during Antiquity and the Middle Ages*, PHD Dissertation, Chapel Hill, University of North Carolina.
- RIDDLE John M. 1964b, « *Pomum ambrae*: Amber and Ambergris in Plague Remedies », *Sudhoffs Archiv für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften* 48/2, p. 111-122. [En ligne] <http://www.jstor.org/stable/20775083>.

- RIDDLE John M. 1964c, « Amber: An Historical-Etymological Problem », in *Laudatores temporis acti: Studies in Memory of Wallace Everett Caldwell*, Chapel Hill, University of North Carolina Press (James Sprunt Studies in History and Political Science 46), p. 110-120.
- RUSKA Julius et PLESSNER Martin 1986, « 'Anbar », in *Encyclopaedia of Islam. New Edition*, Leyde, E.J. Brill, I, p. 484.
- SERJEANT Robert Bertram 1948, « Material for a History of Islamic Textiles up to the Mongol Conquest », *Ars Islamica* 13, p. 75-117. [En ligne] <http://www.jstor.org/stable/4515648>.
- VAN DEN ABEELE Baudouin 2015, « Les stratégies olfactives chez les animaux et leur moralisation », in Agostino PARAVICINI BAGLIANI (éd.), *Parfums et odeurs au Moyen Âge. Science, usage, symboles*, Florence, SISMELE - Ed. del Galluzzo (Micrologus' Library 67), p. 429-445.
- YAMADA Kentarō 1955, *A short history of ambergris by the Arabs and Chinese in the Indian Ocean*, Ōsaka, Kinki University (Reports of the Institute of World Economics, Kinki University 8 et 11), 2 vol.
- YTURBIDE Pierre 1918, « La pêche des baleines au Pays Basque, du XII^e au XVIII^e siècles », *Société bayonnaise d'études régionales* 5, p. 14-42.

